1920-1930

Autor(en): **Masson-Leprince, Gisèle**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Swiss textiles [English edition]**

Band (Jahr): **- (1964)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-798204

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

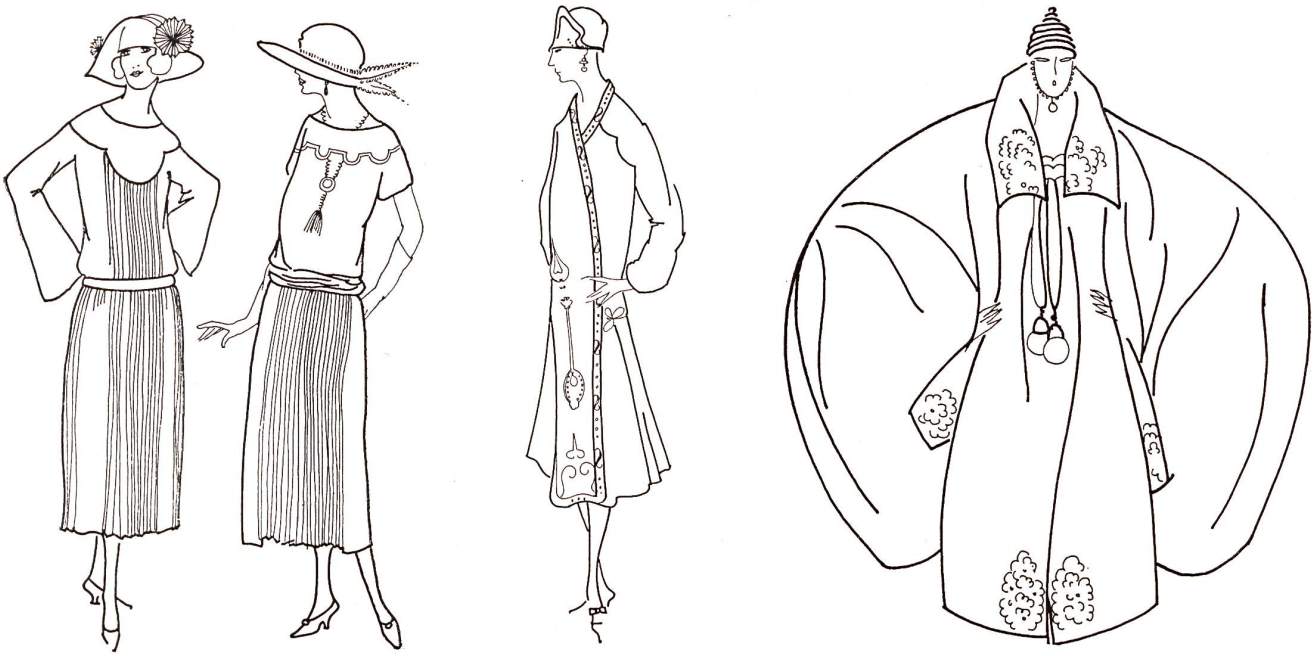
http://www.e-periodica.ch

1920-1930

Paris, ce 13 mars 192...

Ma petite Nicole, puisque j'ai l'occasion d'être un peu tranquille, j'en profite pour t'écrire. Tu dois tellement te raser dans ta famille bordelaise avec tes amis des Chartrons... Je vais essayer de te changer les idées. Tout d'abord, que je te rassure : Paris ne change pas. Mais nous, nous changeons. Si tu me voyais dans ma nouvelle robe de Patou, avec la taille sur les genoux, mes cheveux coupés à la garçonne, mon fume-cigarette et mes colliers de jade, je ne sais pas si tu me reconnaîtrais ! Hier soir, je sortais du Frolics où mon cher époux, pour une fois, avait consenti à m'emmener danser ; j'avais un fourreau pailleté avec une cape en singe noir, quand une sorte d'hurluberlu mal élevé m'a traitée de guenon qui fume. Frédéric voulait le gifler. Ce que je me suis amusée !

Non, Paris est toujours le même. La boîte à la mode, c'est toujours le Bœuf-sur-le-Toit. Jean Cocteau y est en permanence avec sa cour d'admirateurs, à écouter Wiéner et Doucet jouer sur leurs pianos. La semaine dernière, nous y étions. A la table à côté il y avait Coco Chanel, d'un chic fou dans sa petite robe en tricot. Elle parlait d'un tableau de Modigliani qu'un de ses amis a acheté il y a cinq ans pour 6000 francs, et qu'il vient de revendre 300.000. Elle a une allure cette Chanel ! J'y pensais en lisant le livre de la princesse Bibesco « Noblesse de Robe ». Elle y parle de cette nouvelle génération de couturières qui ont l'orgueil du nom porté jusqu'à la manie et l'habitude du commandement qui fait de ces artistes des généraux avec des centaines de femmes qui servent sous leurs ordres.



En tout cas, Chanel corrige tout ça par un si joli sourire et tant de talent ! Nous lui devons les robes pauvres d'aspect, qui ruinent nos maris, les cheveux coupés et les bijoux faux. Bravo !...

Il y avait aussi Breton avec deux ou trois surréalistes, et Germaine Taillefer, qui fait partie des six avec Poulenc, Auric, Satie, Honegger, et je ne sais plus qui...

Le soir, dans la cinq chevaux Citroën, jaune et noire, que Frédéric m'a offerte pour mon anniversaire, nous sommes allés au Châtelet où il y a, en ce moment, une saison de ballets étonnante, mise en scène de Boris Kochno, décors de Derain. Si tu avais pu être là, Nicole, tu aurais nagé dans la joie. Tout, tu m'entends bien, tout ce qui compte à Paris était présent, depuis Etienne de Beaumont jusqu'à la princesse Murat, en passant par la comtesse de Chevigné, dont Proust a fait Oriane de Guermantes, la princesse de la Tour d'Auvergne, Antoine le Coiffeur, qui dort dans un cercueil de cristal, lady Mendl, Missia Sert, Marie Laurencin et deux cents autres... Quelle chance nous avons de vivre notre époque, ma petite Nicole ! Nos mères ne comprennent plus rien à rien. Fini le corset ; fini la femme à la maison, fini l'interdit jeté sur les endroits où l'on s'amuse, et où seules allaient les demi-mondaines. A ce propos, il n'y en a plus de demi-mondaines... elles coûtaient trop cher à nos époux, qui préfèrent maintenant sortir avec leur femme, ça diminue les frais. Ils acceptent même de nous laisser sortir seules. Ça, nous le devons à la guerre. J'espère que ton Bordeaux se met à la page. Toujours est-il qu'on ne sait plus où donner de la tête. Entre les soirées de Paris, les week-ends à Deauville où, le samedi, en descendant de l'Hispano, on boit un barbotage à la Potinière, les virées à Biarritz en septembre, où le chic est de se faire servir au Bar Basque un cocktail sur le pare-brise abaissé, les folles nuits de Cannes, nous zigzaguons dans une France déchaînée.

Quand je vois les gravures de modes d'avant 14, c'est à mourir de rire. Comment pouvaient-elles vivre, nos mères, dans ces paquets de tissu, avec ces chichis, ces robes balayeuses, ces gorges pigeonnantes, ces bottines, ces chapeaux de deux mètres de tour, hérissés d'épingles ? Et leur peau, leur fameuse peau de lait, leur peur du soleil et des taches de rousseur. Ah là là, ce que ça fait démodé !

Nous, nous avons le style garçonne ; mais, entendons-nous bien, des garçonnes qui sont tout de même des femmes, qui se baladent au volant de leur auto, qui ont le droit de danser, de flirter, de fumer, de vivre... A propos de danse, nous avons maintenant le charleston. C'est passionnant. Il faut que tu achètes les disques de Sophie Tucker et des Revelers : c'est divin. Les titres ? Ain't she sweet.. The Man I love.. Hallelujah... Dinah.. Smiles... Nous avons le ciné, et Sacha Guitry ; et, maintenant, les sports d'hiver. Et nos couturiers qui sont des as. Quelle vie !

Tout à l'heure, quand j'aurai terminé cette lettre, j'irai faire un tour à mon cercle, les Soroptimistes, pour y faire un mah-jongg et griller quelques cigarettes. Ensuite, je rentrerai à la maison pour me déguiser ; il y a ce soir un bal costumé chez les Fauchier-Magnan. Madeleine Vionnet m'a composé un travesti si étonnant que Frédéric se trouvera mal quand il recevra la note. Je suis déguisée en chanteuse noire ; j'ai les cheveux laqués, et une robe très courte

et dix colliers de perles (fausses naturellement). La robe est coupée dans le biais, ce qui la rend très moulante. On en parlera. Je compte bien passer une folle soirée. On dit qu'Yvonne Printemps viendra et qu'elle chantera, accompagnée par Ochsé. On dit que Poulenc jouera. On dit que Lifar dansera. Je te raconterai tout ça dans ma prochaine lettre. Mais je te quitte pour me préparer. Dors bien sagement dans ton bel hôtel de ces boulevards bordelais qui n'ont de nos boulevards que le nom, ceci sans vouloir te froisser. Je t'embrasse très affectueusement. Ta

Gisèle Masson-Leprince.